

## Conférence de Carême 2020

27 mars - « Un Carême particulier »

(le caractère parlé de la conférence a été conservé)

Installé le 5 janvier dernier, comme nouvel archevêque à la Cathédrale Saint-Gatien, j'avais dit à la fin de cette célébration, que je souhaitais donner rendez-vous à tous les diocésains pour une conférence spirituelle. Mon idée à l'époque, arrivant sur le diocèse, c'était évidemment de parler de notre Église, de sa mission aujourd'hui. Et puis vous le savez bien, vous l'avez dit à l'instant Elric, tout a totalement changé avec cette pandémie. Mais j'ai pensé que, même si nous sommes confinés, même si nous sommes en temps de Carême, il y a le souhait de partager, « la joie se partage », mais aussi la réflexion en ce temps de pandémie. Il est vrai que je souhaitais aussi garder un lien avec vous, chers auditeurs. Alors ce soir je ne peux pas vous donner un bout de manteau comme saint Martin, puisqu'il l'a déjà fait, mais peut-être un bout du manteau de l'espérance, du manteau de la foi, de la charité, à partager avec vous.

Dans un premier temps, il est vrai que j'avais souhaité faire une conférence autour de la question du mal. Je me suis dit, confiné, voyant tout ce drame qui se déroule, certainement la question du mal, « qu'est-ce que fait Dieu au milieu de tout cela ? » peut venir, nous habiter, consciemment ou inconsciemment.

Mais je savais que mon frère Jean-Pierre Batut, évêque de Blois, avait fait un article très intéressant sur le sujet ; je vous invite à aller voir sur le site de Blois. Et je me suis interrogé, est-ce vraiment ce dont nous avons besoin ? Est-ce que ce ne serait pas trop une question philosophique, conceptuelle ? Mais peut-être aurions-nous plutôt besoin d'un éclairage pour vivre cette traversée, ce carême particulier ? Je ne vous cache pas que ce matin, je suis allé prier tout simplement un moment devant le Seigneur, et c'est à la suite de ce temps de prière que je vous livre ce que je vous livre maintenant.

En repartant du mercredi des Cendres, souvenez-vous, nous disions dans la célébration qui nous faisait entrer dans ce Carême, dont nous ne savions pas qu'il allait être particulier : « Donne nous de commencer saintement, par une journée de prière et de jeûne notre entraînement au combat spirituel ». Nous ne savions pas encore quel allait être ce combat spirituel, et nous entendions les conseils de Jésus pour vivre un peu plus le jeûne, l'aumône et la prière.

Alors oui, les conditions de ce Carême dans lequel nous entrons le Mercredi des Cendres ont bien changé. Et dans la lumière de ce que vient de nous partager le pape François à Rome en nous parlant de la tempête apaisée et de cette traversée que Jésus a vécu, où il dormait dans la barque, où les Apôtres ont eu le sentiment d'être abandonnés par lui, où ils ont fait appel à lui, il est peut-être nécessaire de nous redire pour cette traversée du Carême, et bien finalement je me suis dit : sur quoi pouvons-nous nous appuyer ? Où est Jésus ? Où pouvons-nous le trouver ? Quelles sont les fondements de notre foi ?

Et puis de nous dire dans un deuxième temps, quelle est la tempête que nous affrontons ? La tempête qu'il y a dans la vie d'un chrétien, pas seulement celle du coronavirus, mais quelles sont les types de tempêtes que nous rencontrons ? Qu'est-ce que ce combat spirituel ? Et puis peut-être se donner quelques lumières pour vivre ce temps et le dépasser, comment vivre sans avoir peur ? « N'ayez pas peur » nous disait Jésus réveillé dans la barque, et comment faire cette traversée, comment trouver une stabilité pour aller déjà vers la joie de Pâques ?

Quels sont nos fondements et quelle est la mission des baptisés ? Quel est ce combat spirituel que nous avons à vivre ? Comment vivre ce temps ? Voilà les 3 parties que j'aimerais vous partager maintenant.

**1. Premier point, donc que j'aimerais vous partager : quels sont les fondements de notre vie chrétienne ? Finalement qu'est-ce que c'est que d'être chrétien et vivre cette traversée non**

## **pas du lac de Galilée comme les disciples avec Jésus, mais qu'est-ce que c'est être chrétien et traverser ce temps de Carême, mais aussi cette crise ?**

Tout au long de l'année, nous sommes chrétiens sans y penser, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir ! Les chrétiens ne sont pas différents des autres hommes. Vous le savez peut-être l'*Épître à Diognète* au 2<sup>e</sup> siècle déjà disait que rien ne les distinguait des autres personnes sauf peut-être qu'ils avaient quelques principes, en particulier ils ne mettaient par leurs enfants à naître à mort. Mais les chrétiens n'étaient pas différents des autres, et d'ailleurs vous le savez bien aujourd'hui, et les gens le disent : « les chrétiens ne sont pas meilleurs que les autres » même s'il n'y a peut-être pas vraiment de moyens de le vérifier. Mais finalement alors si nous ne sommes pas différents des autres, si tout au long de l'année peut-être nous ne pensons pas ce qui fait notre spécificité, qu'est-ce qui fait que nous sommes chrétiens aujourd'hui malgré tout ? Nous qui sommes maintenant confinés. Quelles vont être peut-être les ressources particulières que nous avons comme chrétiens pour traverser ce temps difficile, ce temps de carême, ce temps de confinement. Comment aussi trouver des forces pour aider les autres, car c'est notre mission, à vivre ce confinement douloureux ? Qui sommes-nous ?

Alors j'ai envie de dire d'abord que nous partageons quelque chose d'universel avec toute l'humanité. Il y a 2 choses que j'aimerais dire sur ce point dans cette première partie.

Nous partageons d'abord une humanité commune. J'aime bien rappeler ce que dit un philosophe que j'ai eu la joie « d'auditer », comme on dit aujourd'hui, dans le groupe de bioéthique de l'Église de France dont je fais partie, un philosophe professeur à la Sorbonne et qui nous disait : finalement **qu'est-ce qui caractérise l'homme** ? Il y a 3 choses qui le caractérisent.

– Un homme c'est quoi ? C'est d'abord le langage. Le langage, c'est-à-dire que nous sommes capables de nous abstraire du fil du temps, de prendre du recul, de parler et de réfléchir ce que nous vivons, de lui donner du sens.

– La deuxième chose qui caractérise un homme, c'est qu'un homme cela s'interdit des choses. Cela peut nous paraître étrange parce que nous n'aimons pas les interdits, mais justement ce qui fait la conscience, qui fait qu'un homme est un homme, c'est comme le disait le père de Camus : « un homme ça s'empêche ». Quand on est un homme, il y a des choses que l'on ne fait pas, et c'est notre force.

– Et puis ce qui caractérise aussi les hommes c'est le don gratuit de soi. Il y a une grandeur dans l'homme, il est capable de se donner, et nous le voyons actuellement avec le comportement absolument merveilleux des personnels de soin dans nos hôpitaux, ils se donnent malgré le danger.

Alors c'est à partir de cela qu'une vie chrétienne se base. Et puis il y a quelque chose de plus que nous annonce notre foi, c'est l'anthropologie biblique, c'est-à-dire ce que nous dit la Bible sur le commun de l'humanité. Rappelez-vous, le début de la Bible nous dit que quand Dieu a créé, il a créé dans un rythme, en mettant un ordre, la création en 6 jours – symboliques bien évidemment – et il nous a créés, dit la Bible au chapitre premier, « à son image et à sa ressemblance ». Nous avons été créés par un Dieu intelligent, sinon le monde ne serait pas intelligible ; nous avons été créés par un Dieu qui est libre parce que, s'il n'avait pas de liberté, il n'aurait pas pris l'initiative de créer, nous savons donc qu'il est intelligent et libre. Il nous a fait à son image, nous sommes icône de Dieu dans le monde, et cela veut dire, donc, que ce qui caractérise aussi notre humanité, c'est non seulement le langage, le fait de s'interdire des choses, le fait de la gratuité, c'est aussi que nous sommes intelligents et libres. Nous avons des capacités que nous pouvons utiliser pour le bien, pour le bon, pour le vrai, mais que nous pouvons aussi retourner contre nous-mêmes.

Et le pape François tout à l'heure dans sa méditation posait la question : est-ce que nous savions, oui, distinguer l'essentiel de l'accessoire quand nous étions dans le flot des affaires ? Il faut tout d'un coup qu'arrive un drame pour que nous reprenions le sens des choses et des priorités.

Alors, oui, nous chrétiens, nous avons cette humanité commune, nous avons cette anthropologie biblique commune, mais il y a alors quelque chose de plus, il y a là encore 4 petits points pour cette première partie que j'aimerais vous partager :

**L'éclairage de la foi, de la foi chrétienne**, qu'est-ce que cela vient apporter de plus à partir de cette humanité commune que nous partageons avec tous les hommes qu'ils soient croyants ou qu'ils ne le soient pas ?

Il y a quelque chose de nouveau qui arrive et que donne la foi. Être chrétien ce n'est pas quelque chose qui va reposer fondamentalement sur de grandes idées. Et j'aime rappeler ici ce que dit le pape François reprenant le pape Benoît XVI dans son texte *Evangelii Gaudium*. Je le cite : « A l'origine du fait chrétien il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive ». (n.7) Ce qui fait notre commune condition humaine, je l'ai déjà dit, ce qui fait notre originalité chrétienne, c'est que nous n'avons pas d'abord de grandes idées ou une vie morale extraordinaire, ou même un engagement supérieur aux autres ; mais c'est qu'il y a quelque chose qui a transformé nos vies, c'est la rencontre avec quelqu'un, la personne de Jésus. La rencontre de Jésus, c'est le cœur de la foi.

Une rencontre authentique qui se reconnaît alors à un signe. Le pape François qui nous donne le signe et qui nous invite à le vérifier par la foi dans notre vie chrétienne. Le pape nous dit, au paragraphe premier d'*Evangelii Gaudium* : « La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus ». Le pape le sait, il le dirait certainement aujourd'hui, cette joie n'est pas toujours de même niveau dans les moments difficiles, mais il rappelle : celui qui est vraiment attaché à Jésus, celui qui l'a vraiment rencontré à la joie au cœur, et même s'il vit des moments difficiles, la joie reviendra inexorablement. Donc ce que la foi chrétienne ajoute de nouveau, c'est une rencontre, une expérience qui change tout et qui est le cœur de la foi, c'est la rencontre de la personne de Jésus. Et cette rencontre nous ouvre sur une triple relation, la relation à « Dieu au-dessus de nous », le Père du Ciel ; la rencontre de « Dieu avec nous », Jésus, et les conséquences de cette rencontre ; et la rencontre de « Dieu en nous », c'est-à-dire l'Esprit Saint. Ce qui caractérise le chrétien c'est cette dynamique, cette relation avec la Trinité qui va être notre fondement, notre force, qui va être notre ressource pour traverser et pour vivre le combat.

Nous sommes d'abord des fils et des filles de Dieu, de « Dieu au-dessus » de nous, le Père. Nous pouvons découvrir qu'il y a un Père qui nous aime, qui nous a voulu. Un père, d'ailleurs j'aime le rappeler, éternellement jeune. Ne l'imaginons pas comme certains vieux barbu, solitaire, comme on l'a parfois représenté dans l'iconographie de certaines époques. Non, Dieu est Créateur, Créateur éternellement jeune d'un monde qu'il gouverne et qu'il garde, d'un monde qu'il a voulu bon, avec un homme posé très bon dans ce monde, mais aussi un homme blessé ; les premiers chapitres de la *Genèse* nous rappelle cet événement mystérieux par lequel l'homme qui était dans une relation d'amitié avec Dieu, Dieu venait le voir « à la brise du soir », et qui va se détourner de Dieu. A partir de ce « retournement » face de Dieu, de cette rupture de communion, et bien nous le constatons, notre monde « dysfonctionne ». C'est même tout le cosmos qui est fragilisé par cette rupture originelle et mystérieuse qui est causée par un mal, qui n'est pas de Dieu lui-même bien évidemment – le mal n'est pas d'origine divine – mais le mal qui est au cœur de la Création, symbolisé par le serpent, comme une réalité qui nous échappe toujours et que nous avons du mal à considérer. L'effet dans nos vies personnelles de ce mal, comme le dira saint Paul dans une formule simple et que nous pouvons tous comprendre, « le bien que je voudrais faire », dit saint Paul, « je ne le fais pas », et « le mal que je ne voudrais pas faire je le fais » (Rom 7, 19). Je découvre qu'il y a un dysfonctionnement en moi qui est la trace de cette blessure de mon humanité.

Ce monde qui est créé par « Dieu au-dessus de nous », Dieu le Père, est un monde en même temps qui est destiné à être sauvé par Jésus, le Fils qui nous a été envoyé, le Fils qui est « Dieu avec nous ». Et c'est là l'originalité absolue de notre foi chrétienne. Nous croyons que Dieu ne nous laisse pas seuls, que Dieu ne se désintéresse pas de nous, mais qu'il est entré dans le temps, dans l'Histoire, dans la matière, Dieu s'est fait chair, il a pris une humanité comme la nôtre, sauf le péché, et cela veut dire d'abord que le monde est bon, et que Dieu a voulu entrer dans ce monde parce qu'il y a une bonté en lui, et qu'il faut sauver ce monde, c'est-à-dire lui permettre d'avoir un destin, lui permettre de vivre un jour pleinement de la vie divine. Dieu s'est rendu proche de nous pour nous sauver, pour nous sauver – j'ose cette formule chers amis – du « confinement du mal » dans lequel

nous étions depuis cette rupture mystérieuse de communion avec Dieu. Nous ne sommes plus seuls, nous ne sommes pas dans « un cul de sac de la réalité ». Non, il y a une ouverture et une porte que le Christ va ouvrir, la porte du salut.

Jésus est entré dans le monde et il va nous révéler le Père. D'ailleurs il le dira : « Qui me voit, voit le Père », et Il va nous offrir de vivre une relation avec ce père, de l'appeler : « Père », « Abba », et de pouvoir devenir ses enfants. Non pas seulement de manière extérieure, symbolique ou par une manière de parler, mais en le devenant réellement en recevant la vie de Dieu. Dieu va venir prendre notre vie. Jésus va prendre notre vie et il va nous partager la sienne. On dit même dans la nuit de Noël qui relate cet événement bien évidemment, qu'il y a un « admirable échange » entre Dieu et nous.

Jésus va prendre notre humanité. Il va porter cette humanité durant toute sa mission. Il va la porter jusque sur la Croix, et sur la Croix cette humanité, cette humanité qu'il a assumée, cette humanité qui est la nôtre va être comme broyée, comme un artiste prendrait de la glaise pour la broyer, la remodeler, et pouvoir alors parce que cette glaise est à nouveau pleinement disponible et bien remodeler cette glaise dans le matin de Pâques pour fabriquer un homme nouveau. Jésus passant par la Croix, donnant sa vie par amour pour nous, laissant l'humanité broyée en lui, et bien au matin de Pâques jaillira du tombeau avec une humanité nouvelle, remodelée dans la puissance de l'Esprit, et ce Jésus est « le premier né d'une création nouvelle », dira l'apôtre Paul (Col 1,15). Oui, et toute personne qui accueille cette nouvelle, et qui veut en vivre de ce Jésus, mort, ressuscité, le peut; et le peut gratuitement, simplement par la foi, c'est-à-dire par une confiance donnée, une confiance qui est déjà permise par l'Esprit de Jésus qui travaille notre cœur et qui nous donne de consentir à ce mystère qui nous dépasse.

Oui, entrer dans la vie nouvelle de Jésus nous pouvons alors vivre de Lui, nous devenons ses disciples, sa vie « passe en nous », cette vie qu'il nous fera passer et traverser la mort comme Lui et avec Lui pour être un jour auprès du Père dans la condition de la vie éternelle.

Ceci est possible aujourd'hui pour nous comment ? Ce Jésus est mort pour nous après tout il y a 2000 ans, il est auprès de son Père. Oui, mais il a envoyé avec le Père, « Dieu pour nous », c'est à dire l'Esprit Saint. Parce que la vie nouvelle transmise dans le monde par Jésus, a été confiée à l'Église – même si cette vie déborde de l'Église, bien évidemment – par le don de l'Esprit. Et donc toute personne qui est plongée dans la vie du Christ par le baptême, reçoit le don de l'Esprit Saint, devient un « Temple vivant de Dieu » qui habite en elle, devient membre de l'Église, entre dans la communion des saints. Et cette communion des saints, nous l'expérimentons en ce moment de confinement. Ce n'est pas simplement une unité comme une unité associative ou d'un parti ou d'un groupe ou d'un club de réflexion philosophique. Non, nous avons un unique Esprit qui habite en chacun d'entre nous et qui nous unit mystérieusement les uns aux autres.

Par le Baptême aussi, par ce don de l'Esprit dira notre Église, dès les origines, nous sommes devenus « capax Dei » « capable de Dieu ». Dieu a infusé, nous a donné des moyens qui vont nous permettre de vivre le combat spirituel, qui vont nous permettre de vivre la traversée, qui vont nous permettre d'affronter les difficultés de l'existence. Ces dons que nous avons reçus, ce sont la foi, l'espérance, la charité. La foi qui est un dynamisme qui nous permet d'adhérer à Dieu ; l'espérance qui nous fait dire que même si les temps sont difficiles Dieu nous aidera pour pouvoir le rejoindre ; et puis la charité qui nous donne d'aimer au-delà de nos émotions, de nos sentiments. Saint Vincent de Paul dira que la charité n'est pas l'amour affectif mais l'amour effectif qui passe par des actes. Oui, par le don du baptême nous sommes devenus « participants de la nature divine », diraient nos frères orientaux. Nous sommes « divinisés », nous sommes « sanctifiés » comme nous le disons, nous catholiques, et comme l'a dit le Concile Vatican II.

Ce qui veut dire que nous devons comprendre ce qu'est notre vie chrétienne, même si extérieurement nous sommes comme les autres hommes, même si nous avons les capacités des autres hommes. Il y a quelque chose de plus qui nous a été donné et qui fait que cet Esprit qui est en nous nous pétrie de l'intérieur, nous imbibe comme on imbibe une éponge pour qu'elle ne soit plus nécrosée et sèche, mais qu'elle soit vraiment capable de tout absorber du bien. Ainsi l'Esprit Saint nous transfigure, nous transforme progressivement dans la mesure où nous collaborons avec cet

Esprit, que nous collaborons avec le don de l'Esprit. Et cette collaboration – j'en termine là de cette première partie – cette collaboration se vérifie, elle se vérifie comment ? L'apôtre Paul le dira dans l'épître aux Galates, (Gal 5,22) elle se vérifie parce que si nous vivons vraiment de Jésus, si nous l'avons rencontré, si son Esprit est en nous, alors les fruits de l'Esprit progressivement se manifestent. Les fruits que sont l'amour, la paix, la joie, la bonté, la bienveillance, la maîtrise de soi qui sont comme la visibilité de la vie de l'Esprit en nous, la visibilité et la manifestation de la sainteté.

**2. Chers amis, nous venons de la dire dans notre première partie, nous avons des fondements, nous avons des racines, nous avons des ressources, nous qui sommes chrétiens, nous ne prétendons pas être meilleurs que les autres mais nous avons quelque chose de différent qui nous met en relation avec le Père, le Fils et l'Esprit-Saint.**

Ce don de l'Esprit de la vie de Jésus que le Père nous a envoyé nous invite à une collaboration, mais cette collaboration n'est pas simple. Nous le savons tous. Et vous qui vivez le confinement, que ce soit solitaire ou que ce soit en famille, vous le savez bien, les frottements de chaque journée sont beaucoup plus manifestes dans les conditions dans lesquelles nous sommes. Il y a de la résistance à la grâce en nous. Il y a de la résistance au bien, au bon, au vrai, à l'unité. Il y a un combat de la vie chrétienne. Et nous le voyons ce combat dès la vie même de Jésus. Il ne faudrait pas nous illusionner, penser que le combat est anormal. Regardez Jésus après son baptême, qu'il n'a pas reçu pour être sauvé comme nous, Jésus n'a pas besoin d'être sauvé, Il est le Fils de Dieu, mais le baptême qu'il a reçu pour nous.

Jésus va partir au désert, Il est conduit par l'Esprit et que va-t-il faire immédiatement ? Et bien il va entrer dans le combat, le combat spirituel, les tentations qu'il va vivre jusqu'au bout, jusqu'au moment de l'Agonie, jusqu'à la Croix où il vivra mystérieusement son lien avec le Père.

Nous qui sommes baptisés, nous qui avons reçu la vie de Jésus, nous qui sommes disciples de Jésus, en principe, nous devons partager la condition de Celui que nous suivons. Si nous sommes vraiment dans une suite de Jésus, il y aura du combat dans nos vies. Vous le savez peut-être saint Ignace de Loyola, le fondateur des Jésuites, disait même que dans une vie chrétienne où il n'y a pas de combat, il faut se poser des questions. Cela veut peut-être dire que notre vie chrétienne est un peu endormie.

Alors Jésus est parti dans ce combat, et comment va-t-il le traverser ? En faisant la volonté du Père, en vivant sous la motion de l'Esprit et en répondant au combat par la parole. Et bien **nous allons voir dans un premier temps quel est ce combat spirituel ; en quoi consiste-t-il ?**

J'aimerais, si vous le voulez bien, nous rappeler ce qu'est le combat spirituel parce que j'imagine que dans cette traversée de Carême très particulière, il y a certainement des moments où des aspects de ce combat vont se manifester.

Il y a d'abord trois premières dimensions du combat que j'aimerais évoquer, puis il aura une quatrième supplémentaire, particulière dans cette 2e partie.

Il y a d'abord les dimensions classiques du combat.

– Nous pourrions dire que, oui, comme nous sommes dans le confinement, et concentré, et nous l'expérimentons, ce combat c'est la tentation, c'est l'épreuve et l'illusion. La première forme du combat c'est la tentation. L'épître de saint Jacques nous dit « que personne ne dise quand il est tenté, que sa tentation vient de Dieu », car « Dieu ne tente personne » (Jc 1,13). La tentation qui est au cœur de la vie chrétienne n'est pas liée bien évidemment à Dieu. La tentation vient d'abord de notre humanité fragile. Le Concile de trente qui a eu lieu il y a quelques siècles disait dans une formule très intéressante que depuis que nous avons été marqués par le mal, depuis que nous avons ce fameux péché des origines qui nous déstabilise, nous sommes devenus « *fomes peccati* », en latin, ce qui veut dire d'une certaine manière « inflammable au péché ». Vous l'avez peut-être déjà

remarqué, à peine la fin de la messe venue, alors que nous sommes dans les meilleures dispositions du monde, nous faisons 5 mètres dehors et il nous arrive déjà de critiquer quelqu'un que nous croisons ou de penser quelque chose de mauvais sur une personne. Nous passons et nous alternons très vite du bien au mal.

La tentation, d'où vient-elle donc ? De la fragilité de notre humanité, mais aussi de celui que nous appelons l'ennemi de la nature humaine, le Mal, avec un grand « M ». C'est d'ailleurs une des invocations du Notre Père. Nous terminons le Notre Père en disant : « Délivre nous du Mal », « Ne nous laisse pas entrer en tentation », c'est le cœur du combat spirituel.

La tentation, comment la reconnaître dans notre vie, peut-être dans notre vie de confinement ? Elle porte toujours sur nos points de fragilités. Vous êtes quelqu'un de fragile du point de vue de la colère, vous serez tentés sur le point de la colère. Pourquoi ? Parce que la tentation, le tentateur veut nous décourager. Il veut nous dégoûter de la vie spirituelle, il veut nous convaincre que nous ne sommes pas capables, susceptibles d'être aimés de Dieu parce que dans la chute évidemment nous avons le sentiment d'être misérables. En général, d'ailleurs, la tentation non seulement porte sur un point de fragilité mais en plus en général elle grandit, elle croit dans l'ombre, et puis elle nous impressionne, elle nous déstabilise.

Il est donc important disent les auteurs spirituels, quand nous avons le sentiment d'être tentés, que quelque chose est en train de se tramer dans notre conscience, il est important d'en parler. Je pense par exemple aux couples qui sont confinés, qui peuvent être tentés, et bien il est important en couple de pouvoir se parler, de dire « je vis un combat », de le partager avec l'autre, et parfois simplement le fait de le partager va dégonfler totalement la « baudruche » parce que la tentation se joue beaucoup dans notre imaginaire.

Et puis la tentation demande d'être ferme dès le départ. « Si, comme le disaient les Pères du désert, tu ne laisses pas entrer le serpent dans ta cellule, ce sera plus simple que d'essayer de le chasser ensuite ». Donc il faut fermer la porte à la tentation et il ne faut pas la laisser entrer.

Il faut aussi se rappeler que lorsque nous vivons la tentation et que nous combattons, nous ne combattons pas que pour nous, nous combattons comme membres de l'Église, c'est-à-dire que ma victoire sur la tentation est une victoire pour toute l'Église. « Toute âme qui s'élève, élève le monde », disait une mystique, Elisabeth Leseur (1866-1914) ». Et cela est vrai quand nous résistons face à la tentation, lorsque nous y résistons, lorsque nous en sommes vainqueurs, et bien la grâce nous rejoint mais rejoint aussi toute l'Église.

—La seconde forme du combat spirituel est ce qu'on appelle, l'épreuve, et c'est exactement ce que le pape François a évoqué tout à l'heure dans sa méditation. Nous croyons que Dieu a créé le monde et qu'Il lui est présent par sa Providence qui nous rejoint au cœur de ces événements. Dieu conduit son histoire humaine et Il nous rejoint au cœur des difficultés. Il nous rejoint au cœur des épreuves, et Il nous rejoint pour nous demander de redire notre « oui ».

La tentation, je l'ai dit tout à l'heure porte toujours sur un point de fragilité pour que nous chutions et que nous soyons découragés. L'épreuve, ce n'est pas la même chose. L'épreuve, d'une certaine manière, c'est Dieu qui nous rejoint au cœur de nos difficultés, qu'il n'a pas organisées. Dieu nous rejoint et vient nous éclairer pour nous demander une conversion de plus, un « oui » au cœur des épreuves. Comme nous le disait le pape tout à l'heure, Dieu vient à travers cette épreuve du coronavirus qui bouleverse toutes nos certitudes, toutes nos puissances apparentes, Il vient nous redemander : « qu'est ce qui est essentiel ? Où mets-tu tes priorités ? Qu'est-ce qui est essentiel si ce n'est d'abord les relations avec les autres plutôt qu'une course à un « toujours plus » effrénée à laquelle nous étions ? C'est la raison pour laquelle dans l'épître de saint Jacques, il nous est dit : « Prenez de bon cœur toutes les épreuves », ce n'est pas du tout la même chose que les tentations, oui parce que l'épreuve va nous permettre de persévérer, elle va nous permettre de nous convertir, d'aimer mieux, de redire notre « oui » concrètement, et puis de redire notre « oui » dans tous les domaines de notre vie. Nous pouvons être éprouvés dans le confinement, et bien cela me permet de redire mon « oui » à Dieu pour m'occuper de mes enfants, pour être patient avec eux. Cela me permet de redire mon « oui » à mon épouse que j'avais négligé ou mon époux que je ne voyais presque plus. Nous courrions tous les deux dans notre travail. Je peux redire mon « oui » dans mon honnêteté, dans mon travail, dans mon « télétravail ». Je peux redire « oui » dans ma disponibilité ;

c'est vrai qu'il y a des gens dont je ne m'occupais plus, dont je ne demandais plus aucune nouvelle. Il était tellement important d'aller surfer sur le net et de se retrouver pour un apéritif, c'était vital bien évidemment. Et tout d'un coup l'épreuve me redonne du temps. N'ai-je pas alors ce temps pour aller rejoindre ceux qui attendent peut-être un signe de moi ? L'épreuve nous fait passer du superficiel à l'essentiel.

–Troisième forme de combat, ce sont les illusions. J'évoque cela assez vite. Mais vous le savez bien, l'illusion c'est de voir les choses de manières erronées ou disproportionnées. Et l'illusion, cela doit nous intriguer. Dès que quelque chose commence à prendre dans notre journée de confinement une proportion trop importante, quand cela n'arrête pas de tourner dans notre tête, nous devons nous dire : est-ce que cela est bien normal ? Il faut prendre du recul, et puis discerner, peut-être demander un avis.

En tout cas, qu'il s'agisse de la tentation, de l'épreuve, de l'illusion, sachons que même si nous ne sommes pas victorieux, ce n'est pas là l'important. Il y a un merveilleux apophtegme, une petite histoire de sagesse des premiers moines chrétiens, qui dit qu'un ancien moine était presque en odeur de sainteté, et qu'un jeune vient le voir pour lui demander la clé de sa sainteté. Il demande à l'ancien : « Mais qu'est-ce que tu fais au monastère pour être saint, pour vivre comme cela ? » et l'ancien répond : « Au monastère, je tombe, je me relève, je tombe, je me relève, je tombe, je me relève ».

La vie chrétienne ce n'est pas de tout réussir, mais c'est de persévérer en ayant l'intime conviction que même si nous chutons, il y a le pardon. Cette chose merveilleuse que nous pouvons redécouvrir en couple, en famille durant ce temps. Il y a surtout la miséricorde de Dieu qui ne nous manquera jamais. 70 fois 7 fois, vous le savez bien, c'est-à-dire que la miséricorde nous est toujours offerte tant que nous y croyons et tant que nous l'accueillons.

–Le quatrième point de ce combat spirituel que nous pouvons vivre, c'est un point particulier auquel on s'intéresse de plus en plus aujourd'hui et qui s'appelle l'acédie. L'acédie est une maladie, une pathologie du désir. Parce que vous le savez bien, le désir est le moteur de la vie, et vous savez aussi que toute l'éducation – je pense aux parents qui nous écoutent – toute l'éducation consiste à ordonner le désir d'un enfant, à tempérer le désir d'un enfant, à apprendre à l'orienter de manière juste. Il ne s'agit pas de supprimer le désir – ce serait le nirvana, c'est une autre spiritualité –, mais il ne s'agit pas non plus que le désir devienne un « petit tyran » qui mette toute notre vie et tout le monde à ses bottes.

Alors l'acédie est une maladie spirituelle étudiée dès les premiers moines chrétiens au désert. Cette maladie, elle prend deux formes. D'abord elle prend une forme très particulière qui est le dégoût pour les choses de Dieu, une espèce de tristesse : Pourquoi prier ? Je n'en ai pas envie. Pourquoi aller à la messe ? C'est toujours la même chose. Cela peut être dû effectivement à votre archevêque qui prêche mal, admettons. A la chorale qui n'était pas en forme. A l'orgue qui a mis quelques notes à côté. Mais bien souvent si nous n'aimons pas les choses spirituelles, c'est que nous sommes malades, et que nous ne le voyons pas.

L'acédie, donc, cette espèce de tristesse. Pourquoi ? Parce que nous n'entretenons plus assez notre vie spirituelle. Elle dérive dans ce qu'un moine appelait un jour « l'aquabonite » ! « A quoi bon ? » « A quoi ça sert ? », « A quoi ça sert d'être chrétien ? », « A quoi ça sert de se confesser ? », « A quoi bon faire ci ? A quoi bon faire ça ? À quoi bon être bon avec mon voisin, de toutes façons il ne me dit jamais merci... ». L'aquabonite, c'est une forme de l'acédie, cette maladie intérieure, que je vais décrire maintenant, qui a une autre forme, étonnante.

2<sup>e</sup> forme de l'acédie, de cette pathologie du désir, c'est de n'être jamais content de ce que l'on a et vouloir toujours ce que l'on n'a pas. J'imagine que ceux qui m'entendent n'ont jamais eu ce sentiment dans leur vie ! Et donc ils comprendront qu'ils n'ont jamais eu d'acédie dans leurs vies, cette acédie qu'étudient d'ailleurs aujourd'hui les psychologues avec beaucoup d'intérêt.

Quelle est la cause de cette maladie ? Et bien c'est une maladie liée à une trop grande et mauvaise affection de soi-même. Il est légitime d'avoir une affection pour soi-même, « Aime ton prochain comme toi-même » d'ailleurs dit l'évangile. Mais on peut avoir une estime anormale de

soi-même quand on devient le centre de tout. Christophe André, le psychologue, a une merveilleuse expression, il parle de notre monde d'aujourd'hui, c'est le monde du « tout à l'ego ». Tout pour moi et rien pour les autres. Et ce repli de soi-même, sur son petit confort, son petit égoïsme provoque de l'acédie, peu à peu. Nous ne sommes plus dans une relation normale avec les autres, tout tourne autour de notre nombril et de notre désir, et ce désir devient tyrannique, il en veut toujours plus, il est « en addiction » en matière de souci de soi-même et de son bien-être. Et comme notre société de consommation l'aide à vivre cela, l'acédie est d'autant plus présente et entretenue. Aujourd'hui, on est dans le divertissement perpétuel, et l'acédie est partout.

Les symptômes de cette acédie, je les ai un peu décrits. Mais je peux faire un petit pas de plus pour vous. La personne devient esclave d'un désir de plus en plus tyrannique, elle n'a plus de profondeur, aucune intériorité, elle est tout le temps agitée, elle est toujours en recherche d'un autre divertissement – je vous rappelle que le Président de la République entrant dans le confinement nous a dit textuellement : « N'est pas venu le temps de se divertir ». C'est fini le divertissement et l'amusement. Et puis la personne malade d'acédie n'a pas la capacité de durer en quelque chose, vous le savez, elle prend un livre, un deuxième, un troisième, elle ne termine rien, elle commence tout. Elle est incapable de durer dans quelque chose de monotone, de répétitif, une routine. Elle est dans l'agitation continuelle, et elle remet toujours à demain toute chose, ce qu'on appelle la procrastination – dans le domaine professionnel on connaît cela. Les dossiers s'empilent, et on n'a jamais l'énergie pour s'y mettre parce qu'on a toujours quelque chose d'autre à faire.

Ce qu'il y a de dramatique, c'est que l'acédie se cache sous cette agitation, et la permet. Elle se cache aussi parfois sous « le faux nez » ou le paravent d'une fausse charité chez les chrétiens. Et oui, je passe mon temps à aller chez les uns, chez les autres, à demander des nouvelles, et en fait je ne cherche pas les nouvelles des autres, je cherche à nourrir mon voyeurisme, je cherche à nourrir mon intérieur parce que ma vie intérieure n'existe plus. Il y a une forme d'agitation dans la vie spirituelle, il y a une forme d'agitation dans la vie chrétienne qui n'est que le masque de l'acédie dont les personnes sont atteintes. On le reconnaît d'ailleurs au fait que cette fausse charité est centrée sur soi-même, donne des gens irritables, et donne des gens en général un peu agressifs quand on leur pose la question sur ce qui les motive.

Quel est le remède à l'acédie alors ? J'en termine avec cela de cette 2e partie. L'acédie, vous savez, on n'a rien inventé d'autre, ce sont les moines qui l'ont découverte. Et ils n'ont rien inventé d'autre pour la soigner que l'ascèse. L'ascèse est la réponse à l'acédie, et l'ascèse, ce n'est pas les jeux olympiques de la difficulté ou de la pénitence. L'ascèse c'est libérer la capacité à mieux aimer, à s'aimer soi-même, à aimer les autres, et surtout bien entendu aussi à aimer le Seigneur. Et donc cela veut dire que le remède de l'acédie est de commencer par une diète sérieuse. Il faut savoir « sevrer notre désir » qui est malade. Il faut sevrer les causes de l'agitation, c'est-à-dire retrouver, et c'est bien la raison pour laquelle je vous en avais parlé dans mon petit billet du soir, il s'agit de remettre une certaine régularité, une certaine discipline, un certain ordonnancement de notre vie. Oui, la discipline, l'ordre va nous aider à discipliner notre désir, à faire qu'il ne soit plus un petit tyran qui nous agite. Il s'agit de reprendre consciemment les commandes de notre vie. Comme le disait Blaise Pascal qui avait déjà compris le problème de l'acédie, « tout le malheur de l'homme vient du fait qu'il ne sait pas rester seul dans une chambre ». Et Blaise Pascal vous le savez, avait dit : « L'homme ayant réussi à guérir de presque toutes les maladies sauf de la mort a décidé pour ne plus y songer de se divertir ». Ce qui veut dire que l'acédie nous arrange bien parce qu'elle nous évite de réfléchir aux vraies questions, et surtout à la question fondamentale qui nous est reposée aujourd'hui avec cette crise du coronavirus : celle de notre fragilité, de notre vulnérabilité, de nos limites. L'agitation malade de l'acédie d'ailleurs, les psychologues l'observent prépare en général la déprime, voire la dépression. Donc l'acédie se soigne en mettant de l'ordre, une certaine ascèse, une certaine solitude, en coupant le trop plein des relations, en les régulant, en simplifiant sa vie spirituelle pour se trouver comme un pauvre, étant capable d'aimer de manière juste, soi-même, ce qui est légitime, mais surtout en aimant vraiment les autres pour eux-mêmes et en aimant Dieu pour Lui.

Tentations, épreuves, illusions et acédie, c'est cette traversée du Carême particulier que nous avons à vivre, et certainement de manière particulière chez vous avec ce confinement. Sachons

reconnaître ces réalités, n'oublions jamais que même si nous y cédon, rien n'est dramatique. Rien n'est jamais dramatique parce que Jésus est avec nous, parce que le Père nous aime, et parce que l'Esprit Saint habite en nous qui est source de miséricorde, de pardon et de grâce.

**3. Chers amis, dans ce carême particulier, pour cette traversée difficile, douloureuse, ce confinement que nous sommes appelés à vivre et que nous n'avons pas choisi, j'ai essayé d'abord d'évoquer nos fondements, ce sur quoi nous pouvons nous appuyer, nos ressources. J'ai essayé d'éclairer ce combat, combat que vous vivez certainement chez vous, avec l'illusion aussi, la peur, l'angoisse ; la peur qui a un fondement bien réel bien évidemment mais qui est parfois grossi, déformé. Et puis il y a surtout ce troisième temps de notre réflexion : Comment vivre ce moment, comment vivre la traversée et nous tourner vers Jésus qui nous dit : « N'ayez pas peur », « N'ayez pas peur ».**

Comment vivre, oui, ce carême particulier, chers amis, alors que nous sommes privés bien évidemment de messe, nous sommes privés de sacrement de confession. Nous n'avons pas notre communauté, et puis surtout nos amis, les gens que nous aimons, notre travail, nos loisirs, nos détente.

Ce que nous savons par contre, c'est que nous avons la communion des saints, cette communion d'hommes et de femmes liés les uns aux autres, nous avons aussi la communion de désir, ce qui est autre chose. De fait, si nous sommes bien disposés, lorsque nous écoutons la messe à la radio, lorsque nous la regardons à la télévision, nous savons que la grâce du Christ nous est donnée bien évidemment. Et puis comme nous ne pouvons pas nous confesser, le pape François l'a rappelé, nous savons aussi que nous pouvons prendre le temps de nous arrêter, de nous tourner vraiment vers Dieu avec notre pauvreté, la lui confier, et nous savons que nous sommes déjà pardonnés, même si bien évidemment dès que nous le pourrons, après le confinement, nous irons recevoir le sacrement qui sera le signe visible de notre salut. Jésus nous a sauvés en visibilité. Il ne nous a pas sauvés de manière générale, mais de manière personnelle, chacun d'entre nous.

La vie chrétienne alors, même s'il n'y a pas de messe, pas de confession, pas de communauté, la vie chrétienne essentielle, elle est toujours là. Et le lieu de vérification de cette vie chrétienne se fait par la charité que nous avons à vivre, dans la promiscuité parfois pour certains ou dans la solitude pour d'autres. Oui, vraiment nous vivons un carême particulier où nous pouvons vraiment expérimenter notre vie chrétienne. J'aime dire, moi, que la charité, la charité avec les autres, c'est le « banc d'essai » de notre vie chrétienne.

Alors comment vivre tout cela ? Et bien, nous avons à vivre cela dans la lumière du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Nous avons avant tout à vivre le combat spirituel avec Jésus qui a fait la volonté du Père. Le premier point à vivre en ces jours, vous le faites déjà, mais peut-être faut-il le rappeler, c'est vraiment de garder au cœur le souhait de faire la volonté de Dieu, la volonté du Père ; s'unir à Lui par cette volonté. « Moi j'ai une nourriture que vous ne connaissez pas, dira Jésus, c'est de faire la volonté de mon Père » (Jn 4,32). Faire la volonté du Père, nous nourrit de la vie divine. Alors comment connaître cette volonté, me direz-vous ? L'Église dans sa Tradition, à travers les saints, nous dit comment connaître cette volonté. Cette volonté de Dieu, elle se connaît d'abord par la Parole, la lecture de la Parole de Dieu qui nous éclaire sur ce que Dieu veut. L'Évangile, la Bible nous le révèle. La seconde source, c'est l'Église qui m'éclaire aussi. Il y a tout cet enseignement que nous donne la communauté ecclésiale à laquelle nous participons et qui nous éclaire sur la volonté de Dieu. Par exemple, en ce temps de confinement, ne puis-je rien faire spirituellement ? Et bien notre Église nous le dit. Il y a plein de choses que nous pouvons faire : vivre la foi, l'espérance, la charité, vivre la communion de désir. Nous confesser du fond de notre cœur auprès de notre Père, et puis surtout nous engager pour le bien des autres.

Et puis s'il y a la Parole de Dieu pour nous éclairer sur la volonté du Père, s'il y a la vie de l'Église, il y a quelque chose que l'on oublie parfois, mais que l'on redécouvre dans le confinement, c'est notre devoir d'état. Cela signifie les obligations qui sont liées à notre état de vie. Je suis père de famille, mon devoir d'état est de m'occuper de mes enfants aujourd'hui, c'est de ne pas les inquiéter, c'est de les rassurer, c'est de les aider.

Il y a encore une autre chose qui nous éclaire sur la volonté de Dieu. Si la volonté de Dieu nous est vraiment, clairement donnée par la Parole de Dieu, l'Église, le devoir d'État, il y a cette volonté mystérieuse, cette Providence à travers les événements comme ceux que nous sommes en train de vivre. Ce n'est pas que Dieu les ait directement voulus, mais à travers eux, il nous dit quelque chose. Vous le savez, Jésus n'a jamais donné d'explication philosophique sur le mal. Même avec l'aveugle de naissance, quand on lui demande : « Est-ce lui qui a péché ou ses parents ? » Il répond : « Ni l'un ni l'autre ». Mais Jésus ne se lance pas dans une grande réflexion philosophique. Parce que le problème du mal, c'est que le premier effet qu'il produit, c'est de se rendre inintelligible. Il demeure mystérieux, il nous échappe toujours. Par contre ce que Jésus nous montre, c'est qu'il ne faut pas chercher le « pourquoi » du mal, mais le « pour quoi », en vue de quoi y a-t-il du mal ? Et Jésus surtout nous apprend que le mal est une réalité qui ne s'explique pas conceptuellement, mais qui s'expérimente, et surtout se traverse, et se traverse avec Lui pour aller mystérieusement, comme le dira saint Augustin, ou saint Thomas d'Aquin, vers un mieux. Un mieux que nous ne comprenons pas toujours, tout de suite, l'idée d'un mieux qui peut même nous offusquer. Je peux comprendre que certains m'entendant disent : comment cela, un mieux ? Et pourtant, regardez sur les réseaux sociaux, regardez partout, tout le monde est en train de dire : oui nous vivons un drame, et en même temps au milieu du drame, il y a comme un mieux de l'humanité, comme quelque chose qui monte où tout le monde dit après ce qui vient de se passer, quand tout cela s'arrêtera, nous ne pourrions plus vivre comme avant, nous voulons vivre d'une autre manière.

Alors oui, avant toute chose faire la volonté de Dieu dans notre confinement. Vivre la volonté de Dieu et la vivre alors à la suite de Jésus, dans ce que l'on appelle une dynamique de sainteté. Qu'est-ce que cela veut dire, la sainteté ? La sainteté, le pape François nous l'a rappelé (*Gaudete et Exultate*), ce n'est pas d'abord de l'héroïsme, même s'il y aura toujours de saints pour vivre des choses un peu étonnantes. Non, la sainteté, il nous l'a rappelé, et le Concile Vatican II nous le rappelait il y a 50 ans, la sainteté, cela consiste à aimer Dieu et nos frères de manière pleine et entière, de manière parfaite, c'est-à-dire pour accomplir pleinement notre vocation. Le pape François a même parlé de « la sainteté de la classe moyenne » ou de « la sainteté de la porte d'à côté », c'est-à-dire une sainteté qui est tout simplement une imitation concrète, tout au long du jour de ce que Jésus ferait. Pensez à votre contexte de confinement, demandez-vous : qu'est-ce que ferait Jésus à ma place, comment est-ce qu'il vivrait telle ou telle situation ? Comment réagirait-il ? C'est sainteté des petits gestes. Le pape François le dit au numéro 7 de *Gaudete et exultate*, son texte sur la sainteté des petites choses : « J'aime voir la sainteté », dit-il, « dans le patient peuple de Dieu, chez ses parents qui éduquent avec tant d'amour, chez ces hommes et ces femmes qui travaillent pour apporter le pain à la maison, chez les malades, chez les religieuses âgées qui continuent de sourire, dans cette constante à aller de l'avant chaque jour, je vois la sainteté. » C'est cela souvent la sainteté de la porte d'à-côté. Et de la sainteté de la porte d'à-côté il y en a partout aujourd'hui dans notre société en souffrance.

Cette sainteté de la porte d'à-côté, c'est celle que nous pouvons vivre au quotidien, par des gestes de gentillesse. Je sais, on aime tellement ironiser sur la gentillesse. Aujourd'hui, dire de quelqu'un qu'il est gentil, c'est même l'équivalent de dire qu'il est un peu idiot. Mais pourtant quand la gentillesse n'est plus là, comme le monde est froid, comme le monde est glacé de l'ironie, du cynisme. Retrouvons la gentillesse, retrouvons l'attention aux autres, le pardon, les petits mots, les petites phrases, les petites attentions qui font que le monde devient plus chaud, que le monde devient meilleur, c'est cela la sainteté, cette vie fraternelle avec ceux avec lesquels nous sommes mais qui déborde par notre prière, par notre intercession, et alors nous pouvons vivre comme Jésus. Jésus, qu'a-t-il fait durant toute sa vie ? Il s'est donné, Il s'est offert, et Il s'est offert jusqu'à la Croix. Qu'est-ce qu'Il nous demande dans notre confinement ? De nous offrir, offrir notre temps à nos enfants, à notre époux, à notre épouse, à un voisin, à quelqu'un qui a besoin d'un secours, un coup de téléphone à quelqu'un qui est solitaire. Nous offrons ce que nous avons de plus précieux. Notre temps, notre charité, et cette offrande rejoint l'offrande de l'eucharistie que célèbrent encore les prêtres tous les jours. Les prêtres n'ont jamais cessé de célébrer même s'ils ne célèbrent plus pour l'instant avec vous, et je sais qu'ils en souffrent. En communion avec votre archevêque qui célèbre

tous les jours à l'archevêché pour vous, et en communion, nous nous unissons. Et alors ces offrandes de nous-mêmes, cette offrande de nous-mêmes rejoint celle de Jésus et produit une vague. Non par la vague du coronavirus, mais la vague du cœur de l'amour du Christ qui vient rejoindre tous ceux qui en ont besoin, tous ceux qui souffrent de voir un parent partir sans avoir pu encore lui dire un dernier mot, ces personnes âgées que l'on trouve dans des Ehpad et qui sont parties peut-être seules, dans l'angoisse parce que personne n'était à côté d'elle, parce que cela n'était pas possible. Et bien toutes ces personnes sont rejointes, nous le croyons dans la foi mystérieusement par cette vie de sainteté, pauvre, que nous vivons chacun à notre place en ces heures.

Enfin, vivre cette sainteté, si c'est faire la volonté de Dieu, si c'est vivre à la suite de Jésus la charité, et bien c'est aussi développer notre intériorité, parce que nous avons reçu l'Esprit Saint, qu'Il est en nous, que nous sommes un temple de Dieu. Cela, ça demande peut-être, en raison du confinement, de nous donner les uns aux autres des moments de solitude, des moments de silence. On peut faire cela, on peut y arriver. J'ai des témoignages qui me le disent. Il faut alors un peu d'ascèse en coupant les médias à certains moments, la musique, et puis retrouver le sens de l'intérieur. Ce sens de l'intérieur c'est le sens de la présence de l'Esprit Saint qui va nous aider, d'abord à poser des actes concrets de charité, de pardon, d'espérance. C'est cet Esprit Saint qui va devenir notre force intérieure, c'est cet Esprit Saint qui va nous donner de regarder les choses différemment. Voyez-vous, saint Jean Chrysostome, un grand théologien du 4<sup>e</sup> siècle disait : « Nul ne peut se blesser que lui-même ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Il n'ignorait pas que nous pouvons nous blesser les uns les autres, mais il disait aussi nous pouvons nous blesser nous-mêmes, et comment pouvons-nous nous blesser ? En ne regardant pas le réel tel qu'il est.

Bien sûr nous ne pouvons pas changer la crise qui est en train de se vivre, nous ne pouvons pas changer la pandémie, mais nous pouvons changer la manière dont nous la regardons. Nous pouvons la regarder de manière à être angoissés et nous enfuir ; nous pouvons la regarder et nous dire que quelque chose d'important se joue, quelque chose est attendue, ma parole, mon engagement, ma prière. Oui c'est le moment de changer de regard. Non pas la réalité qui est telle qu'elle est, mais en changeant notre regard, nous pouvons changer mystérieusement notre relation aux autres et peut-être que la réalité changera un petit peu aussi. Oui nous nous protégeons, nous changeons notre regard et puis nous rentrons en nous-mêmes, non pas comme une fuite, mais pour trouver ce lieu des profondeurs en nous, ce lieu de la stabilité, du silence où Dieu nous parle. Pas par des mots, vous le savez bien, mais par une paix qu'Il va nous donner, par une certaine joie qu'Il nous donne malgré les malheurs autour de nous, non pas pour rester joyeusement confinés dans notre petit bonheur personnel – ce serait absolument ridicule – mais pour y trouver la force pour repartir, pour sortir vers les autres par notre parole, par notre soutien, par notre solidarité, par notre fraternité, par notre prière d'intercession.

Voyez-vous, chers amis, nous vivons un carême particulier, c'est vrai. Ce carême particulier pourtant n'empêche pas que nous vivions notre vie chrétienne. Peut-être même restera-t-il pour toute notre vie ce carême particulier qui aura pu changer les choses à jamais, peut-être même en sortira-t-il une humanité meilleure. Je vous invite à prendre résolument le chemin de Pâques. Appuyez-vous sur les ressources qui sont les nôtres, enfants d'un Père, frères de Jésus, habités par l'Esprit. Je vous demande, et je vous invite à prendre le chemin de Pâques, conscients du combat. Sachons le discerner, sachons le traverser. Je vous invite vraiment à vivre ce chemin dans la sainteté, la sainteté, comme disait le pape François, qui est « le plus beau visage de l'Église ».

Et puis je le dis bien modestement parce que je ne sais pas trop ce que cela veut dire, mais je suis le successeur de saint Martin. Saint Martin, c'est un géant, et je me sens même plus petit qu'un nain pour vous en parler, mais saint Martin, souvenez-vous : il a d'abord été justement un homme de l'intériorité, de la prière ; il est un homme qui a vécu le combat spirituel, il a combattu les idoles, il a combattu les mauvaises théologies, il a combattu tout ce qui pouvait empêcher la charité de se vivre. Il a vécu la charité et le don. Il a donné la moitié de son manteau. Comme il m'arrive un tout petit peu de le dire ces derniers temps, qu'avec l'autre moitié, qu'il nous protège ; qu'avec l'autre moitié il nous mette sous le manteau de la charité, de l'espérance et de la foi. La foi qui est cette confiance infinie en Dieu qui repose sur l'Esprit. Que l'Esprit vienne l'augmenter en nous. La charité

qui consiste en ces actes concrets que nous posons pour faire le bien des autres même quand cela est difficile. L'espérance de croire que Dieu peut tout. Alors prions encore saint Martin ce soir, je vous propose de le faire avec moi, peut-être chez vous, avec cette prière que vous pouvez trouver sur le site de notre diocèse et que je vais maintenant dire avant de vous quitter.

Merci, frères et sœurs, d'avoir été à l'écoute ce soir et que le Seigneur vous donne sa paix.

*Saint Martin,*

*Toi qui as parcouru les routes d'Europe,*

*Toi qui as vécu à la suite de Jésus en vrai disciple,*

*Toi qui as partagé ton manteau avec un pauvre par amour du Christ,*

*Toi qui nous aides à reconnaître son visage en toute personne pour servir et aimer,*

*Toi qui as lutté contre le mal et qui es passé sur la terre en faisant le bien,*

*Intercède pour nous en ces temps difficiles,*

*Protège-nous en ces temps de détresse,*

*Donne-nous d'être persévérants et de garder la paix dans les épreuves,*

*Sois notre protecteur et conduis-nous sur le chemin de la vie éternelle.*

Amen.

+ Vincent Jordy  
Archevêque de Tours